

Les Amis de la Pologne

BULLETIN BI-MENSUEL

Rédacteur en Chef : Rosa BAILLY

Secrétaire de la Rédaction : Henri de MONTFORT

Abonnements :

5 francs par an

RÉDACTION & ADMINISTRATION :

26, Rue de Grammont — PARIS-II.

Téléphone : Central 17-27

Abonnements :

5 francs par an

SOMMAIRE

La Quinzaine polonaise. — H. M.

Nouvelles du Bureau Ampol.

Echos des Bois. — Nouvelle de ZEROMSKI.

Au service de la France : Sulkowski. — J. BOUIC-GASZ-TOWTT.

Les Primevères. — EL...Y.

Les traces de la colonisation allemande en Poznanie. — Pierre CHARTIER.

Beniowski. — Poème de Jules SLOWACKI.

Notre Action : Les Etudiants français en Pologne. — Les Etudiants polonais en France. — Divers.



Un coin pittoresque des faubourgs de Wilno

LA QUINZAINÉ POLONAISE

- 23 août. — L'Office de la statistique de Varsovie signale, pour cette ville, dans la première semaine d'août, 166 mariages, 376 naissances, 282 décès. — Le pasteur Dickinson, membre du Parlement anglais, fait en Pologne un voyage qui semble bien avoir pour but de soutenir les églises des minorités nationales.
- 24 août. — M. Darowski, ministre du Travail, se rend à Lodz, au sujet de la grève des ouvriers des fabriques textiles. Les ouvriers obtiennent 40 o/o d'augmentation et la grève prend fin. — M. Erasme Piltz est nommé représentant de la Pologne à la Conférence de la Petite Entente.
- 26 août. — Le maréchal Pilsudski se rend en Haute-Silésie où il est accueilli avec enthousiasme. — M. Narutowicz, ministre des Affaires étrangères, recevant les représentants de la presse, souligne l'importance du prochain voyage du chef de l'Etat en Roumanie, et le désir de la Pologne de collaborer avec la Petite Entente.
- 27 août. — La célèbre romancière anglaise, Béatrice Haraden, accompagne à Varsovie le Comité britannique de secours à la Pologne. — Le prince Lubomiski représentera la Pologne à la Commission de la limitation des armements à la Société des Nations.
- 28 août. — D'après les statistiques officielles finnoises, les exportations polonaises en Finlande ont été seize fois plus importantes pendant les cinq premiers mois de cette année que pendant la période correspondante de l'an dernier.
- 29 août. — Cinq officiers français ayant dépassé par mégarde la frontière allemande en Haute-Silésie, sont malmenés et incarcérés par les Allemands.
- 31 août. — Le *Journal de Pologne* s'élève contre une campagne de calomnies antifrançaises lancées par la *Neue Lodzer Zeitung*, journal de langue allemande de Lodz.
- 2 septembre. — Les négociations pour un accord commercial avec la Yougo-Slavie sont entamées. — Une mission économique française, présidée par M. Tirman, se rend aux Foires Orientales de Léopol.
- 3 septembre. — Un groupe d'étudiants et d'étudiantes de Léopol visitent Paris et ses environs et les régions dévastées.
- 4 septembre. — Une mission économique suisse s'apprête à se rendre en Pologne.
- 5 septembre. — Ouverture des Foires Orientales à Léopol. — A Dantzig, des manifestants pangermanistes assaillent les marins français des navires *Marne* et *Ancre*. — Dans la même ville, le Congrès du parti national allemand donne lieu à des discours violents contre la France et la Pologne.
- 6 septembre. — Le franc français cote 630 ; le dollar 8.200.

NOUVELLES DU BUREAU "AMPOL"

Ecoles supérieures en Pologne.

On écrit de Varsovie :

Nous ne croyons pas sans intérêt d'apporter ici quelques données statistiques concernant les Ecoles supérieures en Pologne. Les cinq Universités de Varsovie, de Cracovie, de Lwow, de Poznan, de Wilno viennent en première place avec 22.894 élèves et 622 professeurs et agrégés. L'Université privée de Lublin n'y est pas prise en considération. Les deux Ecoles polytechniques de

Varsovie et de Lwow réunissent, de leur côté, 6.150 élèves et 146 professeurs et agrégés. Enfin, les Hautes Ecoles d'Agriculture, des Mines, des Beaux-Arts, du Commerce, des Sciences politiques, d'Economie rurale, ainsi que les Instituts pédagogique, vétérinaire et dentiste, comptent ensemble plus de 4.000 élèves et près de 300 professeurs et agrégés.

Ainsi rien que dans les Universités et dans les Ecoles Polytechniques, la jeunesse étudiante atteint le nombre de 30.000 personnes et le corps enseignant celui d'un millier.

Rétablissement du cheptel polonais.

Tous les observateurs impartiaux s'accordent à reconnaître la rapidité étonnante avec laquelle l'agriculture polonaise revient à son ancienne prospérité d'avant-guerre. Cependant, les prévisions, même les plus optimistes, ont été dépassées en ce qui concerne le rétablissement du cheptel polonais. En effet, l'enregistrement de chevaux et de bétail a démontré que la Pologne, malgré les réquisitions et les dévastations de sept années de guerre, a rétabli à peu de choses près son cheptel national d'avant-guerre.

Voici les chiffres (sans compter les territoires de Wilno et de la Haute-Silésie polonaise) : 3.201.166 chevaux (contre 3.462.905 en 1914) ; 7.994.556 bêtes à cornes (contre 8.100.088 en 1914) ; 5.170.612 pores (contre 5.688.304 en 1914) ; 2.178.216 brebis (contre 3.647.868 en 1914).

Le nombre de chevaux est, dès lors, largement suffisant pour les besoins du pays et on peut espérer que d'ici peu la Pologne pourra reprendre l'exportation de chevaux à l'étranger qui se chiffrait par 80.000 pièces par an avant la guerre. L'exportation du bétail (30.000 pièces par an avant la guerre) est moins à envisager, vu le développement intensif de l'industrie laitière en Pologne qui exportera, par contre, le lait et le beurre en grande quantité. L'exportation des pores (1.000.000 pièces par an avant la guerre), ainsi que celle de la charcuterie reprennent favorablement. Dorénavant, elles ne dépendront que des conditions du marché étranger.

L'exportation des oies.

Les basses-cours polonaises sont particulièrement riches en oies. Selon les données statistiques recueillies pour l'année 1922, le nombre de ces volatiles n'y serait pas inférieur à 8 millions. L'Office principal d'exportation et d'importation a déjà délivré des permis d'exportation de 50.000 oies, mais on prévoit du 15 août au 15 novembre l'exportation d'un million d'oies. A partir du 15 novembre, on fera l'exportation d'oies abattues et plumées.

Il faut remarquer que le manque de wagons frigorifiques se fait particulièrement sentir en ce qui touche l'exportation des volailles abattues en gros. Jusqu'à présent, la Pologne a été obligée de passer par l'intermédiaire de la Hollande et du Danemark qui achètent les oies vivantes et les exportent ensuite en France et en Angleterre comme volailles abattues.

La Haute-Silésie allemande, danger pour la paix mondiale.

Le correspondant de la *Vossische Zeitung* mande à son journal, d'Annaberg, de Kosel, de Zabrze, que le pays est infesté par des bandes de l'Orgesch, du Selbstschutz, du Heimatsbund, qui proclament ouvertement qu'elles ne se laisseront pas désarmer. Elles sont en rapports intimes avec les groupements des réactionnaires extrémistes et disposent d'énormes dépôts d'armes et de munitions. L'ombre d'une discipline n'est maintenue parmi eux que par la promesse de la solde. Au besoin, le pillage et les violences sans nom exercées sur la population terrorisée y suppléent. Les anciennes Associations, soi-disant dissoutes, se sont reconstituées sous le couvert de l'Union des soldats patriotiquement pensants (Verband vaterlan-

disch gesinnter Soldaten) organisée militairement en formations de combat. Le nombre de leurs adhérents dépasse sensiblement 12.000 hommes. Une partie d'entre eux fait le service en règle (service de courriers, surveillance des routes, exercices militaires, etc.) ; l'autre est déguisée en cheminots ou en travailleurs agricoles, en connivence avec l'administration des chemins de fer de Kandrzin et des propriétaires fonciers de Ratibor, d'Ujazd, etc. La police (la Schupo) et la Reichswehr semblent être impuissantes devant ces bandes qui deviennent un vrai danger pour la sécurité publique.

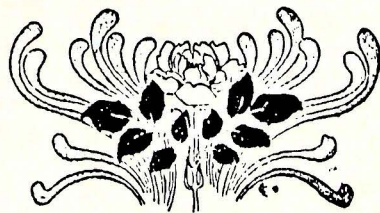
En vérité, — et le correspondant de la *Vossische Zeitung* oublie de le mentionner — cette impuissance des autorités allemandes est tout à fait voulue. On a laissé la main libre aux membres des bandes de l'Orgesch qui terrorisent et chassent la paisible population polonaise afin de l'empêcher de voter le 3/IX au jour de la consultation populaire pour l'autonomie de la Haute-Silésie allemande. Ni les autorités, ni les partis allemands ne veulent que la position prépondérante de la Prusse au Reich allemand soit amoindrie par la séparation de cette province importante. D'autre part, des formations irrégulières égalent un corps d'armée ; c'est autant de gagné sur les effectifs autorisés par le Traité de Versailles. Les puissances alliées laisseront-elles l'Allemagne violer impunément tous les traités et les conventions et préparer la revanche en Haute-Silésie ?

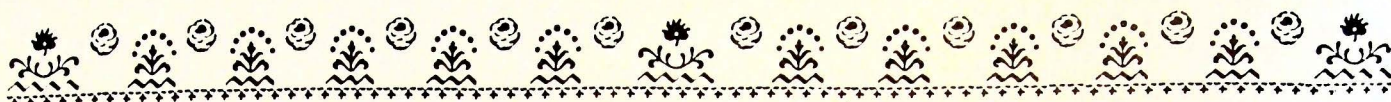
La Pologne et le problème des réparations.

Le *Kurjer Polski* écrit :

« La Pologne est intéressée pour la première fois directement dans le grand débat de la question des réparations qui se poursuit entre Paris et Berlin. Le gouvernement français a été frappé de ce que l'Allemagne, pour ses paiements en nature, achète le charbon en Angleterre, en payant le triple du prix de la houille de la Haute-Silésie à laquelle elle a droit selon les stipulations du Traité de Versailles. Le gouvernement allemand, saisi d'une demande d'explications à ce sujet, aurait donné comme prétexte les difficultés de transport de la Haute-Silésie polonaise. Mais ce n'est là qu'un prétexte. Ce ne sont pas les difficultés de transport qui motivent cette tactique de l'Allemagne de priver la houille polonaise de ses débouchés. Cette action entre dans un plan général de l'Allemagne visant à créer en Haute-Silésie un irrédentisme économique.

« La guerre économique, du reste très coûteuse, menée par l'Allemagne contre la Pologne en Haute-Silésie prouve toute la mauvaise foi des Allemands quand ils déclarent qu'ils ne peuvent payer. »





ECHOS DES BOIS

Nouvelle de ZEROMSKI, traduite par S.-E.



Au temps de l'oppression russe, un soir, dans une des vastes forêts de la Pologne, bivouaquent quelques administrateurs, parmi lesquels se trouve le général Rozlucki, un de ces rares Polonais qui avaient cru devoir se russifier. Au crépuscule, de ces bois qui ont vu les scènes de l'insurrection de 1863, sortent des souvenirs qui assaillent le général. Il demande au forestier Gunkiewicz s'il connaît l'auberge de Zagodzie, et il la lui décrit.

— Devant cette auberge, au delà du chemin, il y avait un monticule de sable : assez grand, d'un jaune d'or... sur ce monticule poussaient plusieurs bouleaux...

— Quelle excellente mémoire vous avez, mon général. De ces bouleaux, il n'en reste plus qu'un seul. Et quels bouleaux c'étaient déjà ! Bah ! bah ! Cette canaille d'aubergiste les a coupés. Un seul de ces bouleaux est resté debout, et cela, parce qu'il y a une croix qui s'appuie contre l'arbre. Celui-là, le vaurien n'a pas osé y toucher.

— Quelle croix ? pourquoi une croix à cet endroit ? demande vivement Rozlucki.

— Eh bien ! oui ; il y a une croix... à cet endroit...

— Pour quelle raison y a-t-il une croix à cet endroit ? Voyons !

— C'est comme toutes les croix, mon général... Les uns la plantent, les autres se découvrent devant, et la croix reste debout. Déjà elle commençait à pourrir par en bas, on l'a étayée de côté par deux supports...

— Qui a dressé cette croix ? insista le général.

— A dire vrai..., murmura indistinctement Gunkiewicz en souriant d'un air timide, à dire vrai, c'est moi qui ai planté cette croix... Nous avons ici du bois à revendre. On a pris un sapin bien sain, bien fort, bien droit. Et elle a été façonnée par le charpentier, qui est maintenant notre *wojt*, ici présent.

— Hé ! à quoi bon parler de cela, pourquoi faire ? se défendit le *wojt* Gala avec un malaise visible.

— On a enfoncé cet arbre dans ce sable, profondément, profondément...

— Et pourquoi donc précisément à cet endroit ?

— Pour cette raison, je vous prie, mon général, qu'à cette place, il y a un homme enterré, là-bas dans ce monticule.

— Un homme enterré !..., répéta le général. Et cet homme, vous l'avez connu peut-être, hein ?

— Dame..., certainement que je l'ai connu, car dans mes fonctions de sous-forestier, il m'était difficile de ne

pas le connaître... Il n'y a que des bois à dix lieues à la ronde. Quiconque a pénétré dans ces bois, a passé mon seuil, et presque sûrement couché dans mon lit.

Le général pencha la tête, et, pendant un temps assez long, il resta assis en silence. Il tira enfin de sa poche de côté un étui à cigarettes en argent, et l'ouvrit de ses doigts qui tremblaient un peu.

— Et savez-vous, dit-il avec un sourire glacé, que cet homme qui est enterré là-bas, c'est mon propre neveu ?...

L'arpenteur Knopf, qui jusqu'alors était resté assis sans faire un mouvement, absorbé dans la contemplation de la flamme du foyer et fronçant les lèvres comme s'il avait devant lui quelque objet repoussant, jeta sur le général un regard violent :

— Rymwid ? ! s'écria-t-il.

Le général se tourna vers lui.—

— Justement... Rymwid... Alors, vous aussi, vous savez quelque chose sur son compte ?

Knopf exécuta avec ses lèvres une série de contorsions, comme s'il venait de boire du pur jus de citron ; il agita sa main osseuse dans des directions différentes, il cligna ses paupières blêmes. Enfin, au milieu de sourires hypocrites, insupportables à voir, il murmura :

— Eh bien ! oui... Rymwid... Naturellement.

— Rymwid ! répéta le général avec un acharnement sarcastique.

— Lui-même, lieutenant dans mon régiment ! Rymwid ! le « capitaine ! » Oui, il a joué sa partie en beau joueur...

— Alors, c'était votre propre neveu..., murmura tout effrayé Gunkiewicz, en écarquillant des yeux abêtis.

— Le deuxième fils de mon propre frère Jean, dit le général devenu rêveur. Mon frère, dans la guerre de Sébastopol, est mort au pied du mamelon de Malakof, d'une mort glorieuse. Il était général-major, c'était un homme du temps de Nicolas. La campagne de Hongrie lui avait valu son grade, des décorations, une fortune dans le gouvernement de Penza. En mourant, il me recommanda ses deux fils. Je lui donnai ma parole de frère et de soldat que j'en ferais des hommes et que je les caserais. Et j'ai tenu ma parole. Oh ! oui, je l'ai bien tenue... L'aîné a servi au Caucase, et là il est mort du choléra avec le grade de capitaine d'état-major. C'était Pierre, il était garçon... Le plus jeune, Jean, servit près de moi, dans mon régiment, après avoir terminé dans un autre corps son apprentissage de soldat. Il se maria tout jeune avec une Polonaise,

une Plazianka : il avait eu un fils, juste quand cette chienne d'insurrection éclata. Oui, elle éclata donc, cette chienne d'insurrection, messieurs. Je fus envoyé pour la combattre... J'avais alors le grade de lieutenant-colonel. Nous partîmes pour le district d'Opoczno...

Le général se mit à réfléchir profondément. Knopf roula adroitement dans ses doigts une cigarette bien égale, l'introduisit avec précaution dans son fume-cigarettes, et chercha laborieusement un petit charbon pour l'allumer. Le général semblait attendre le moment où cette opération serait terminée, et lorsque Knopf eut lancé sa première bouffée de fumée, il dit :

— Eh bien ! oui. Ce neveu-là, il a trahi (1). Nous venions à peine de nous installer dans notre campement, qu'il s'enfuit pendant la nuit pour rejoindre une bande (2). Un jour, de grand matin, le capitaine Szczukin me fait son rapport : ceci, cela, et puis : « Jean a disparu. »

Dans la maison où nous logions, à Sieljna, on trouva sur la table une feuille de papier qui m'avertissait, en ma qualité de commandant des trois bataillons, que « fidèle à son devoir envers sa Patrie... » et d'autres absurdités de ce genre... Moi, son supérieur et son oncle, il m'engageait à salir aussi mon honneur d'officier, à violer mon serment, à m'enfuir à son exemple pour rejoindre une bande dans la forêt. C'est comme cela, messieurs ! Knopf grilait sa cigarette attentivement, sans se presser. Il projetait mathématiquement des cercles réguliers de fumée et les suivait des yeux. Gunkiewicz ne voulait plus de thé. Il restait là abasourdi, regardait l'orateur « comme on regarde l'arc-en-ciel » (3).

— On m'apprit bientôt, continua le général, que notre fuyard était chef d'état-major de l'une des bandes. Bon... « C'est pour cela, me dit le capitaine Szczukin, qui commandait la compagnie dans laquelle servait mon neveu, c'est pour cela qu'il est parti. Dans l'armée, le service est dur, pénible, ingrat, tandis que dans les bandes, le service est plus léger. Là-bas, notre dernier sous-officier deviendrait capitaine sans peine et sans efforts... Tout ce qu'on voudra, dit-il, mais l'avancement dans ces armées polonaises est joliment facile. »

Knopf venait de terminer sa cigarette et riait du trait d'esprit du capitaine Szczukin. Le général reprit la parole :

— Nous poursuivions, en faisant des battues, tantôt une troupe, tantôt une autre. Quand nous sortions des bois de Konskie pour entrer dans ceux de Suchedniow, eux, ils échappaient en s'enfonçant du côté de Bodzentyn. Nous revenons sur nos pas, les voilà sur nos talons. Un de leurs chefs, surtout, un colonel ou un capitaine du nom de « Walter » (4), nous trompait mieux que les autres. Il allumait la nuit d'immenses brasiers, on aurait dit un campement, et lui-même s'éloignait de ce lieu à une assez grande distance, et passait la nuit sans feux. Nous faisons notre battue, nous entourons silencieusement ces feux éloignés, nous attaquons enfin en pleine nuit : per-

sonne ! Et lui, pendant ce temps, guidé par le bruit que nous faisons, s'approche comme un pillard, tire sur nos soldats à la lueur des feux, et s'enfuit dans la forêt. Il avait aussi débauché des paysans qui nous conduisaient la nuit vers ces faux campements.

Le secrétaire jeta en dessous un regard au wojt Gala, et sourit d'un air méchant. Le wojt était assis la tête haute, les yeux fixés sur le général.

— Cela s'est passé bien des fois dans le pays de Samsonowo...

— A Gozd, compléta Gunkiewicz.

— Oui, à Gozd aussi...

— A Klonowo... murmura Knopf.

— Mais cet amusement eut une fin, interrompt le général. Une fois, deux fois, trois fois même, le tour peut réussir, mais non pas toujours. Il arriva que je marchai moi-même à la tête de six compagnies de Zagnansk vers Wzdol, par le chemin qui passe devant l'auberge. Je passai la nuit à l'auberge, et j'envoyai Szczukin, avec une compagnie, à la recherche de ce Walter. Le drôle évitait toute bataille, il restait des semaines entières dans le marais, près de Klonowo, dans la montagne de Buk : il fallait aller le dépister. A peine m'étais-je endormi cette nuit-là que l'adjudant me réveille, un jeune homme : on entend partout la fusillade dans les bois. Je saute de mon lit. En effet, la forêt gronde, gronde... Tout juste comme maintenant. Cela me fait de la peine... Cela me serre le cœur. J'envoie une seconde compagnie au secours de Szczukin. Il ne s'était pas écoulé plus de deux heures, les voici qui reviennent. Un paysan les avait menés au campement, mais cette fois c'était pour de bon. Quand on les eût enveloppés et attaqués à la baïonnette, la plupart se frayèrent un chemin et s'enfuirent dans les bois, beaucoup périrent sur place. Szczukin ramenait un prisonnier fait dans la lutte corps à corps ; bref, ce prisonnier n'était autre que mon neveu Rymwid.

J'avais reçu de mon général de brigade l'ordre formel de nettoyer à tout prix les bois jusqu'à Bodzentyn, avec droit de vie et de mort. Il n'y avait pas le temps d'envoyer à la prison de Kielce ceux qui tombaient entre nos mains, et de plus mes forces étaient insuffisantes. Les officiers étaient surexcités, et ils lançaient sur moi, le parent du prisonnier, des regards sévères et interrogateurs. J'ordonnai de constituer la Cour martiale, et cela immédiatement, car il fallait poursuivre la bande sans retard. C'est moi qui présidais ; le capitaine Szczukin et le capitaine Fredotow siégeaient à ma droite, le lieutenant von Tanwetter et le sergent-major Jewjesienko à ma gauche. Nous ouvrimmes la séance aussitôt dans la grande salle de cette auberge. Une chandelle de suif brûlait dans un chandelier...

Le général parlait de plus en plus vite, d'une manière de plus en plus indistincte, il mêlait de plus en plus à son polonais des mots, des tournures, des phrases russes tout entières. Il se raffermir sur son siège et continua :

— On l'amena, six soldats, lui au milieu. Petit, amaigri, noir, un vrai déguenillé. Ses cheveux en désordre. Presque méconnaissable... Je le regarde; mon petit Jean, le fils favori de mon propre frère... Je l'avais bercé sur mes genoux... Sur lui, quelques guenilles informes... Son visage, dans toute sa largeur, labouré par une baïonnette, bleuâtre, enflé. Quand on l'eût introduit, il resta debout près de la porte. Il attendait. Allons, juge ! juge-le, maintenant !...

Alors, l'interrogatoire officiel, pour la forme :

— Qui êtes-vous ?

(1) C'est un général russe qui parle. Il est Polonais d'origine, mais absolument russifié.

(2) D'insurgés polonais. Les événements dont le récit va suivre se passaient en 1863.

(3) Expression proverbiale.

(4) Les chefs insurgés de 1863 avaient des surnoms pour ne pas compromettre leurs familles, par exemple, Kruck (le Corbeau) désignait le général Heidenreich ; Bosak (le Va-nu-pied), le général comte Hauke, qui tomba pour la France à Dijon, en 1870.

Pas de réponse.

Nous le regardons tous. Un bon compagnon, un camarade aimé de tout le monde, un homme de cœur, un officier de premier ordre ; son visage se fit hautain, glacé, grimaçant d'un sourire qui défigura ce visage si doux, si bon, si bienveillant, tout comme lorsque un forgeron prend un morceau de fer fondu et le tord dans le feu, une fois pour toutes, en crochet recourbé. Les soldats qui le surveillaient servirent en même temps de témoins. Ils déposèrent qu'ils l'avaient saisi dans la forêt, pendant la nuit, se battant avec eux corps à corps ; ils déposèrent qu'il est bien le même que leur propre lieutenant Rozlucki. L'affaire est claire, que faut-il de plus ? Aux voix !... Alors se tourne vers moi le juge du côté droit, le capitaine Szczukin, et il me dit qu'il veut encore adresser quelques questions au prévenu.

— Bien, parle...

Szczukin se leva de son siège, s'appuya de toutes ses forces sur la table avec ses poings, se pencha vers lui par dessus la table. Les veines saillirent sur son front, son visage devint noir, terreux. Il fixa ses yeux sur le coupable. Nous nous demandons tous sur quel sujet il va l'interroger. Mais les mots ne lui viennent pas ; c'est un homme rude, peu lettré. Ses narines tremblent, ses sourcils se rejoignent. Il se met enfin à frapper la table du poing et à crier à l'accusé :

— Rozlucki ! Ne prends pas devant nous une mine si fière ! Ne nous regarde pas avec des yeux pareils ! Avais-tu prêté serment, oui ou non ? Qu'as-tu fait de ton serment ? Réponds. Avais-tu juré, oui ou non ?

— J'avais juré, dit-il.

— Tu avais juré, reprit Szczukin, en recommençant à crier de toutes ses forces et en ébranlant la table de ses coups de poings. Et ce serment sacré, qu'est-ce que tu en as fait ? Tu t'es enfui des rangs pour passer à l'ennemi. Est-ce la vérité, oui ou non ?

— C'est la vérité.

— D'accord avec d'autres révoltés, traîtres à leur souverain, tu as tendu des pièges à son armée et tu l'as attaquée. Tu as conduit des traîtres, tu leur a donné les indications les plus perfides, tu leur as appris où et comment ils devaient frapper. Je t'ai vu moi-même cette nuit en lutte avec les soldats de ta propre compagnie. Je témoigne ici que j'ai vu quand le soldat Deniszczuk t'a blessé de sa baïonnette. Est-ce la vérité, ou non ?

— C'est la vérité.

— Si tout cela est vrai, ce n'est pas à toi de nous regarder, ici dans les yeux, nous soldats loyaux et fidèles, d'un air de bravade ! Tu es en présence d'un tribunal équitable. Ton oncle lui-même va prononcer sur ton sort. Baisse les yeux et humilie-toi, car tu es un traître et un misérable !

Et lui répondit à cela :

— Je m'en remets au jugement de Dieu. Quant à toi, juge-moi d'après ton jugement à toi, comme tu voudras. Szczukin s'assit.

On passa aux voix. Deux voix se prononcèrent pour le châtiment immédiat, celles de Szczukin et de von Tanwetter ; deux pour le renvoi sous escorte à Kielce. C'était donc à moi à faire pencher la balance. Et je l'ai fait pencher, ajouta-t-il tout bas en hochant la tête.

On allait l'emmenner. Jewsiejenko fit remarquer que le condamné avait peut-être un dernier souhait à exprimer. Je lui donnai la parole. Il me regarda alors avec ses yeux caverneux qu'il fixa sur moi. Nous étions tous

debout derrière la table. Il s'approcha tout près. Il regardait dans mes yeux, moi dans les siens ; c'était comme si l'on avait placé l'un contre l'autre deux canons de pistolet. Je me rappelle ses paroles, rudes et sévères :

— J'ordonne avant ma mort, et c'est là mon inébranlable, ma dernière volonté, que mon petit Pierre, qui a maintenant six ans, soit élevé comme un Polonais, comme un Polonais tel que moi. J'ordonne qu'on lui apprenne, quand bien même cela serait contraire à la conscience de son tuteur, comment son père s'est conduit jusqu'à la fin. Je lui ordonne, de cette voix qu'il ne peut entendre, de travailler pour sa Patrie, et, si le besoin s'en fait sentir, de mourir pour elle sans un frisson d'effroi, sans un soupir de regret, absolument comme moi. Maintenant, c'est tout.

Et il nous fit le salut militaire.

On l'emmena.

Le jour commençait à se réveiller. Je me dirigeai vers la chambre où je devais coucher cette nuit-là. J'ouvris la fenêtre. Les premières lueurs de l'aurore paraissaient déjà. C'était le matin... De l'autre côté de la route, six soldats creusaient rapidement avec des pelles une fosse dans le sable. Je me retirai dans le fond de la chambre. Je tournai mon visage du côté du mur. O mon Dieu !... il faisait déjà grand jour, quand je revins vers la fenêtre. Je pouvais déjà regarder tranquillement. Sur un monceau de sable, sous la garde de douze soldats, la carabine au pied, il était paisiblement assis. Je le voyais de côté. On lui avait déjà ôté sa *kawitka* d'insurgé. Il était en bras de chemise, et cette chemise était déchirée sur la poitrine. Dans ses mains serrées, il tenait entre ses genoux une petite photographie de son fils Pierre. La tête était penchée, ses cheveux tombaient sur son front, ses yeux étaient fixés sur cette photographie.

Arriva un peloton de soldats appartenant à sa propre compagnie ; ils venaient de derrière l'auberge. Ce peloton s'arrêta en face de lui. C'était von Tanwetter qui le conduisait. « Soldats, arme au pied. » Ils s'arrêtèrent. Il se passa un moment, un second, un troisième... J'attends. J'attends que Tanwetter commande. Rien, le silence. Rien, toujours le silence. Il ne pouvait pas commander. L'autre était toujours assis, les yeux dans sa photographie. J'eus l'illusion que peut-être, ainsi assis, il était déjà mort. Pendant un instant, ce fut pour moi comme un soulagement. J'attends. Et voilà qu'il soulève sa tête, comme un poids de mille livres. Il se dressa sur le monticule de sable. Ses pieds s'enfongaient dans ce sol friable ; à deux reprises, il se remit d'aplomb. Il regarda derrière lui, rejeta ses cheveux de son front et se tourna vers les soldats. Dieu merci, son visage avait repris son expression hautaine, cette expression de mépris qu'il avait eue pendant son jugement. Je vis ce mépris peu à peu envahir son visage, ses yeux, son front. J'étais heureux de voir que c'était comme cela, oui, comme cela, avec orgueil... qu'un Rozlucki... Je sentais comment, par la force de sa volonté, il se transformait en un corps insensible, comme il se métamorphosait en quelque chose d'autre.

Il dit :

— *Zdorowo rebiata!* (bonne santé, mes enfants ! en russe).

— *Zdrawa zelajem waszemu blahorodju!* (Nous souhaitons bonne santé à votre honneur ! salutation traditionnelle entre officier et soldats russes) hurlèrent comme un seul homme les soldats du peloton.

Jewsiejenko s'approcha pour lui bander les yeux. Il le

repoussa du regard... Le sergent-major s'éloigna. Il serra alors contre son cœur cette petite photographie et il ferma les yeux. Ses lèvres s'entr'ouvrirent en un beau, en un sublime sourire. Je fermai les yeux à mon tour... je tombai la poitrine contre la muraille. J'attends, j'attends, j'attends. Enfin... rran!!

Le géomètre Knopf ôta sa casquette, et de ses lèvres desséchées, il se murmura quelque chose à lui-même. Gunkiewicz fouillait avec une baguette dans la cendre du foyer, comme s'il voulait y enfouir les larmes abondantes, les bonnes larmes d'ivrogne qui tombaient de ses yeux.

Le silence se fit. Les échos s'appelaient, sur les hauteurs boisées... Alors le secrétaire de la commune se tourna vers le général et lui demanda :

— Pardon, mon général, et pourrait-on savoir, par exemple, où est maintenant ce petit garçon, ce petit Pierre qui avait alors six ans?

— Et quel besoin as-tu de savoir où il est? répondit le général d'une voix dure et irritée.

— Je suis curieux d'apprendre si l'on a accompli la dernière volonté et l'ordre de cet insurgé?

— Ce n'est pas ton affaire et ne t'avise jamais de m'interroger là-dessus, tu m'entends?

— J'avais bien compris tout de suite, reprit le secrétaire en regardant avec ses yeux malins et pleins d'une moquerie impudente droit dans les yeux du vieux général, j'avais bien compris tout de suite que de ta dernière volonté, ô mon pauvre « capitaine Rymwid », le diable avait bien dû rire en lui-même (1).

(1) Cette nouvelle est en quelque sorte l'entrée en matière d'un roman de Zeromski intitulé : *Uroda Zycia* (la beauté de la vie), dont le héros est précisément Pierre Rozlucki, fils de l'insurgé. Après avoir été élevé absolument à la russe et en Russie par son grand oncle, qui en fait un officier — il revient en Pologne; là, au contact du pays et de la population, il se repolonise peu à peu, complètement, à tel point qu'il sert héroïquement sa Patrie et venge son père, dont la dernière volonté s'accomplit ainsi envers et contre tous.

AU SERVICE DE LA FRANCE

SULKOWSKI

Bonaparte l'a déclaré : « C'est en Orient qu'on fait de grandes choses. » Et il alla chercher en Egypte cette auréole orientale, faite du triple mirage de l'antiquité, de l'exotisme et de la valeur militaire. Pour combattre et vaincre des populations essentiellement guerrières, luttant par plaisir autant que par devoir, pour les vaincre chez elles, malgré toutes les difficultés d'un climat meurtrier, d'un ravitaillement difficile, d'un éloignement du pays natal qui, alors surtout, devenait un véritable isolement, il fallait, en effet, déployer des qualités de chef dont les campagnes d'Europe ne pouvaient donner une idée. Mais, sûr de lui, sûr aussi de la pléiade de collaborateurs dont sa chance inouïe l'avait doté, il ne doutait pas du succès et savait qu'en tout cas il allait conquérir le prestige dont il avait besoin pour atteindre les cimes du pouvoir.

Or, parmi ceux qui l'aidèrent, là comme partout, et qui moururent pour lui en croyant mourir pour leur patrie, se trouvèrent déjà, comme il devait s'en trouver jusqu'à la fin, de vaillants, de loyaux, de fidèles Polonais. Le prestige de l'Orient les entoure, eux aussi, et en fait des figures quasi légendaires... Déjà, Slowacki avait, dans *Kordjan*, évoqué le souvenir de la bataille des Pyramides dont il place le récit dans la bouche d'un vieux serviteur, Grégoire, qui y avait pris part en qualité de simple soldat. Grégoire prétend que Napoléon leur parla de cent siècles qui les regardaient ; ce chiffre rond fait mieux en langage populaire.

Mais, au début du xx^e siècle, les historiens et les littérateurs modernes de Pologne se sont particulièrement

occupés de ces héros. Le plus connu d'entre eux, celui qui les personnifie tous par sa valeur personnelle et sa fin prématurée, Sulkowski, fut célébré à la fois (en 1910) par l'érudite historien Skalkowski et le romancier puissant qu'est Stefan Zeromski.

Nos lecteurs pourront d'autant plus facilement se faire une idée du rôle historique de Sulkowski que l'ouvrage de M. Skalkowski (*Les Polonais en Egypte 1798-1801*. Cracovie, G. Gebethner et Cie, 1910) est écrit en français, et qu'une excellente préface y commente les lettres et rapports écrits pendant la campagne même par les trois officiers supérieurs polonais qui y ont pris part : Joseph Sulkowski, Joseph Zajaczek, et Joseph Lazowski. (Ce prénom se répète sans cesse dans les annales militaires franco-polonaises : il fut à la même époque celui du prince Poniatowski, Maréchal de France, il est actuellement celui du maréchal Pilsudski, chef de l'Etat polonais, sans parler du général Haller, qui commandait l'armée polonaise de France durant la dernière guerre.)

L'ouvrage de Zeromski, non encore traduit, croyons-nous, est animé, de même que son autre roman *Les Cendres*, ayant également trait à l'épopée napoléonienne, d'un esprit symbolique excessivement moderne, et qui s'apparente pourtant au mysticisme towianien, en ce sens que la légende de Napoléon y prend une importance abstraite en dehors de la réalité des faits. Wyspianski, dans son drame fantastique, *La Légion*, se fait aussi le barde inspiré des soldats polonais de la France, considérés d'une façon toute moderne, et qui semblent palpiter des senti-

ments, souffrir des névroses propres à une époque bien postérieure à la leur. Ces œuvres, évidemment très éloquentes et très caractéristiques de l'état d'esprit de la société polonaise à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, nous semblent manquer absolument de vérité psychologique, quant à la mentalité réelle de leurs héros, beaucoup plus proche de la nature, du caractère national, dans toute sa pureté, sans mélanges cosmopolites.

En effet, les légionnaires polonais, tous ces jeunes gens qui, après la chute politique de leur nation en tant qu'Etat, s'en allèrent rejoindre les armées de la République française, pour y combattre encore leurs ennemis, n'étaient certainement pas aussi compliqués au point de vue sentimental et intellectuel qu'on voudrait nous le faire croire. Aucun byronisme ne les berçait, ils étaient parfaitement droits d'intention et sains de volonté, de corps et d'esprit. Ils s'en allaient, quittant familles et fortune, entraînés uniquement par l'amour de la Pologne, bien et simplement compris. En leur qualité de citoyens du plus ancien Etat constitutionnel de l'Europe, ils n'étaient nullement enivrés par l'effervescence de cette jeune liberté qui bouillonnait en France. S'ils étaient heureux, comme l'ont déclaré plusieurs d'entre eux, de contribuer à la destruction de l'ancien régime, c'était parce que ce régime venait de permettre et de sanctionner le monstrueux attentat des trois souverains spoliateurs. Patriotes avant tout, simplement, sans restriction ni arrière-pensée personnelle ou individualiste, ils cherchaient partout et en tout le moyen de servir encore leur patrie sans ménager leur sang ni leurs peines. Ces prétendus « indisciplinés » venaient volontairement s'astreindre à la plus lourde discipline connue. Si Bonaparte, le grand vainqueur, commençait à devenir leur idole, c'était, comme le dit l'hymne national composé par le légionnaire Wybicki, et appelé aussi *Chant des Légions*, parce que « il nous a montré comment nous devons vaincre », et le refrain de cet hymne : « En avant ! en avant ! Dombrowski, marchons de la terre d'Italie vers la Pologne », prouvait bien à quel point tous leurs exploits en pays étrangers n'avaient qu'un but : revenir en libérateurs sur la terre natale. Et tout en servant le chef qu'ils s'étaient choisi avec une loyauté et une fidélité exemplaires, ils n'en conservaient pas moins leurs qualités nationales et traditionnelles. Zeromski redevient véridique quand dans *les Cendres*, il nous montre un aristocrate (qu'il malmène d'ailleurs très fortement à d'autres points de vue) protestant de toute la force de son âme polonaise en voyant enlever aux Italiens leurs chefs-d'œuvre artistiques, et les soldats de Napoléon déplorèrent d'avoir à combattre sous ses ordres des nations qui défendaient leur propre patrie. Plusieurs l'ont déclaré et publié, plus tard, à propos de l'Espagne (Nie-golewski), où leurs exploits avaient été si décisifs, mais ils espéraient que ce nouveau sacrifice, joint à tant d'autres ! leur vaudrait cette indépendance de la Pologne qu'ils cherchaient avant tout, par dessus tout, malgré tout. Et l'évidence de ce sentiment était si grande, que les Espagnols eux-mêmes, si acharnés dans leur défense contre les envahisseurs, ne s'y trompèrent pas et considérèrent toujours autrement que les autres ces Polonais qui « cherchaient leur patrie ! » Entre patriotes et vaillants, on se comprend facilement.

Ces sentiments, très ardents chez eux, et qui constituaient seuls le mobile de leur vaillance, à l'exclusion de toute recherche de butin ou de gloire vaine et vide, ne les empêchèrent évidemment pas de rendre à la République française, au général Bonaparte et à l'empereur

Napoléon d'éminents services dont la France éternelle ne peut que se souvenir et leur être reconnaissante.

C'est pourquoi nous tenons à parler ici de Joseph Sulima, comte Sulkowski. Né en 1770 ou 1771, il avait d'abord combattu les Russes, pendant la campagne de 1792 (alors qu'ils empêchaient par tous les moyens l'entrée en activité de la salubre Constitution du 3 mai, proclamée l'année précédente). Dès 1793, c'est-à-dire au moment du second partage, Sulkowski entre au service de la France, qui l'envoie en mission en Orient. Mais, en 1794, l'insurrection de Kosciuszko éclate (insurrection qui, ne l'oublions pas, sauva la Convention en retenant les forces de la Russie), notre jeune diplomate retourne en Pologne pour y prendre part. Le mouvement ayant échoué, il revient en France, après le troisième partage, est envoyé en Italie, y devient aide-de-camp du général Bonaparte (1796). Puis, il est un des organisateurs de la campagne d'Egypte, car il joignait à sa valeur militaire et diplomatique des qualités de méthode et d'organisation dont on croit trop souvent les Polonais incapables. Mais le soldat réparait en lui : après s'être distingué à la prise de Malte, à celle d'Alexandrie, à la bataille des Pyramides, il devient chef de brigade, et nous le voyons encore sous un nouveau jour, car il s'occupe en même temps d'archéologie égyptienne. Sa vaillance extrême n'avait rien d'un emballement juvénile ou aventureux, puisqu'elle lui laissait la liberté d'esprit nécessaire à des recherches scientifiques. Mais, hélas ! cet être si merveilleusement doué ne devait pas avoir le temps de développer toutes ses qualités, ni d'en faire profiter sa Patrie ! Après avoir été grièvement blessé à Salekieh, il fut tué au Caire, le 22 octobre 1798, en cherchant à réprimer une émeute avec l'aide de quelques grenadiers. Il n'avait que 28 ans. Du moins ne connut-il pas les douloureuses déceptions des frères d'armes survivants, et put-il croire que Bonaparte tiendrait compte à la Pologne de tant de sacrifices.

Napoléon a dit de lui : Je ne puis assez vanter le caractère, le beau courage, l'imperturbable sang-froid de mon pauvre Sulkowski ; il aurait été loin ; ç'aurait été un homme précieux pour celui qui entreprendrait de ressusciter la nation de ces nobles Polonais, si justement révoltés du triple partage de leur pays, et du joug qui pèse sur eux. »

Mais tout en prononçant souvent l'éloge de « ces nobles Polonais » qui versaient leur sang pour lui, ni le général, ni l'empereur ne voulut être celui qui entreprendrait de ressusciter leur nation ! c'était pourtant la seule récompense, le seul hommage digne d'eux, en même temps que la plus grande nécessité historique de l'époque. Monstrueuse ingratitude, faute de jugement inexplicable, dont les tardifs regrets, à Sainte-Hélène, ne font que souligner la gravité irréparable.

Toutes les grandes figures de l'épopée napoléonienne constituent un lien étroit entre la France et la Pologne, mais, quand il s'agit des Polonais qui se trouvent parmi elles, n'oublions pas que, s'ils ont alors conservé leur idéal et leurs vertus traditionnelles, en dépit des événements divers qu'il leur fallut traverser, ces mêmes vertus et ce même idéal les animent encore, les ont soutenus dans leurs dernières luttes, et brilleront toujours aux heures de crises mondiales. Que leurs alliés se le disent, de même que les ennemis communs des deux nations.

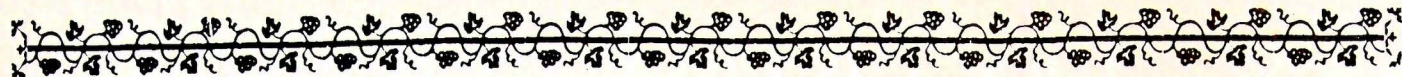
J. BOUIC-GASZTOWTT.

LES PRIMEVÈRES

(1 8 6 3)

Du milieu des primevères
Qu'elle cueillait,
Sa voix en notes légères
S'eparpillait,
Et fendant, pure et joyeuse,
L'air du matin,
Allait se perdre rieuse
Dans le lointain.
Elle chantait Mai le volage
Qui va de village en village ;
Hiver s'enfuit, transi de froid,
Et Mai le menace du doigt,
Et répandant fleurs et lumière
Règne sur la nature entière.
Puis elle chantait vos combats,
Enfants qui jouez aux soldats :
Elle vous a vus dans dans la plaine
Où vous couriez à perdre haleine ;
Pourquoi faire ? elle n'en sait rien,
Mais sa chanson vous veut du bien.
Puis elle chantait la Madone
Et les bons conseils qu'elle donne,
Quand sous le chaume elle apparaît
Et vient dire au peuple en secret
Quel est le tyran qui l'opprime
Et dont Dieu punira le crime.
Elle chantait qu'au bois un jour
Tout ce peuple irait à son tour
Pour verser des larmes amères
Sur ces enfants, ces primevères,
Que la mort cueille dans nos champs
Avant le retour du printemps.
Mars bientôt va fondre la glace
Et le peuple prendra leur place
Et, sortant de son long sommeil,
Il fera sentir son réveil
A ceux qui pillent sa Patrie,
Aux ennemis du Dieu qu'il prie.
Elle chantait, lorsque du bois
Cent Kozaks sortent à la fois
Et leur officier, un sauvage,
« Bergère, dit-il avec rage,
« Parle ! où se cachent ces vauriens ?
« Nous les tuerons comme des chiens !
« — De Dieu crains la main vengeresse,
Dit la bergère avec tristesse,
« Toi qui viens de sang et de pleurs
« De nos champs arroser les fleurs,
« Toi dont la fureur sanguinaire
« De nos bois rougit la bruyère...
« Ce qu'ils sont je ne le sais pas,
« Mais dans le village là-bas
« J'ai vu pleurer de pauvres mères ;
« Je ne trahirai pas mes frères. »
Et voici comment le bandit
A la bergère répondit :
En Moscovite, en cannibale,
Il la transperça d'une balle.
Et, sous ce coup meurtrier,
La martyre,
Au pied du vert coudrier,
Pâle, expire.
Les primevères de sang
Se rougirent
Et les notes de son chant
S'éteignirent.

El...y (Аснук). Traduit par V. GASZTOWTT.



Les traces de la Colonisation allemande en Poznanie



Avant la guerre, pour fonder ses « colonies » en Poznanie, l'Ansiedlungskommission (Commission allemande de colonisation), avait à choisir entre deux systèmes : ou bien créer des fermes isolées, ou bien grouper les exploitations en villages.

Au début l'A. K. s'est bornée à la création de fermes isolées ; elle répondait ainsi aux vœux de la majorité des colons, en particulier des Westphaliens.

Les avantages de cette méthode sont les suivants :

Les champs s'étendent tout autour de la maison. Il suffit d'un minimum d'effort pour aller les cultiver, et l'on obtient le meilleur rendement des forces des gens et des animaux. L'élevage, en particulier celui des porcs et de la volaille, est facilité par l'absence de voisins. Enfin, dernier avantage, les dangers d'incendie sont très diminués.

C'est le système employé actuellement dans l'Amérique du Nord.

Cependant certains colons, les Saxons, par exemple, préférèrent les fermes groupées en village.

Il est ainsi plus aisé d'assurer entre les fermes une bonne répartition de la terre. La création et l'entretien des voies de communication sont grandement facilités ; enfin les habitants de la commune ont plus commodément accès à l'église et à l'école. En même temps, les liens entre les colons sont plus resserrés, ils ne sont pas isolés au milieu des populations étrangères et hostiles, et ils peuvent conserver leur esprit particulariste allemand. Or il ne faut pas oublier que c'était un des buts poursuivis par l'A. K.

Entre ces deux façons extrêmes de grouper les exploitations, on trouve des degrés intermédiaires :

1° Le village est disposé tout en longueur ; les fermes sont placées des deux côtés d'une grande route ;

2° Le village est dispersé :

Au centre se trouvent l'école, l'église et les bâtiments publics, le puits communal, et généralement aussi un certain nombre de fermes. Le reste des exploitations est disséminé dans les environs. Cette dernière disposition présente des avantages considérables, en permettant de placer les fermes au milieu de leurs terres, et non à une extrémité.

C'est la forme de village qui a été la plus répandue. Elle répondait d'ailleurs aux vœux des colons qui, suivant leurs goûts, choisissaient une ferme au milieu de village ou dans les environs. Cependant l'A. K. a toujours fait des efforts pour que l'ensemble des fermes formât un tout complet.

Les maisons ont été construites, tantôt par les colons, tantôt par l'A. K.

Le premier système avait pour avantage de permettre aux colons de pouvoir établir les bâtiments à leur gré ; comme ils faisaient eux-mêmes une grande partie du travail, les maisons ainsi construites revenaient à meilleur marché que celles élevées directement par l'A. K. Ce système a été employé le plus souvent.

Cependant l'A. K. fut obligée de bâtir elle-même un certain nombre de fermes, car beaucoup d'Allemands de l'ouest de l'Allemagne renonçaient à s'établir sur le territoire d'une colonie, lorsque arrivés sur les lieux, ils ne trouvaient en fait de village qu'une série de pieux et de bornes blanches indiquant les emplacements à choisir.

Les différents types de maisons que l'on rencontre dans les colonies sont le résultat de nombreux essais de l'A. K.

Le problème était le suivant :

Il s'agissait de construire des maisons à bon marché, et donnant satisfaction aux exigences de leur propriétaire.

Afin d'abaisser le prix de revient, on fit de petites habitations, en laissant aux colons le soin de les agrandir suivant leurs besoins.

Ainsi on établissait l'étable dans la maison même. Quand les colons avaient gagné l'argent suffisant pour construire une étable séparée, ils agrandissaient leur demeure en utilisant l'emplacement occupé par l'ancienne étable. Ce mode de construction n'eut pas de succès.

L'A. K. essaya ensuite, sur le modèle des sociétés particulières de lotissement, de construire seulement la charpente, pour permettre aux colons d'achever eux-mêmes le reste de la maison suivant leur propre goût.

Cette combinaison présentait plusieurs inconvénients :

L'aspect inachevé de la construction n'avait rien d'engageant pour l'acheteur, et il arrivait généralement que la charpente construite par l'A. K. était trop petite ou trop grande pour établir la ferme que les colons désiraient.

Aussi ce système fut également abandonné. Plus tard, l'A. K. chercha surtout à donner aux colonies un aspect agréable. Elle construisait d'abord le centre du futur village : l'école, l'église, la fontaine, et tout autour un certain nombre de fermes dans le style des différentes provinces de l'empire allemand.

Elle bâtissait en même temps des granges et des barques pour permettre aux colons de s'abriter avec leur famille pendant la construction de leur habitation.

Les maisons actuelles sont en général assez massives, mais solides et pratiques.

A Golenczewo (Golenhofen), près de Poznan, chaque style provincial allemand est représenté, depuis les maisons westphaliennes, dont la façade est recouverte en

partie d'ardoises, jusqu'aux maisons hanovriennes, sur lesquelles est peinte la tête de cheval héraldique. Sur presque tous les bâtiments, on voit des devises morales ou pratiques, dont les Allemands sont si prodigues.

Les fermes ont souvent l'aspect de villas avec de petits jardins, et sont placées le long de la route.

Sur la place du village s'élèvent les bâtiments communaux : l'église, l'école, la poste, et le puits qui forme à lui seul un petit monument allégorique. A l'extrémité du village se trouvent la pompe à incendie et la bascule publique où les paysans viennent faire peser leurs bêtes avant de les conduire au marché.

L'A. K. a dépensé 15.000 marks pour procurer l'eau à domicile au moyen d'un moulin à vent qui actionne une pompe débitant 5.000 litres à l'heure.

Le village a le téléphone et le télégraphe, et est éclairé à l'électricité.

Il est inutile de dire que toutes les colonies ne sont pas aussi bien installées que Golenczewo, dont l'A. K. avait voulu faire un village modèle.

Néanmoins, tous les colons ont été l'objet des soins de l'A. K. qui n'a rien négligé pour assurer leur instruction, l'exercice de leur religion, et améliorer leur situation économique.

Ainsi, en plus de l'école ordinaire installée dans chaque village, l'A. K. avait des professeurs qui allaient dans les colonies faire des cours sur les matières intéressant les colons.

Elle a organisé des salles de lecture et des bibliothèques composées de livres d'agriculture et de vulgarisation.

Dans chaque colonie a été bâtie une église ou une chapelle, suivant l'importance de la population. L'A. K. avait même créé un séminaire évangélique à Dembowalonka (Cercle de Kwidzyn) pour avoir des pasteurs en nombre suffisant.

Pour les catholiques, la situation était délicate : l'A. K. ne voulait pas voir ses colons sous l'autorité du clergé polonais, mais il lui était très difficile de trouver des prêtres allemands. A la fin, elle réussit à en faire venir de Bavière.

Ainsi les colonies de Biechowo, Ossowo, Skotniki et Kaczanowo étaient desservies par un chapelain allemand qu'elle entretenait à ses frais.

L'A. K. s'est beaucoup attachée à développer les institutions coopératives de toutes sortes parmi les colons. Elle voulait leur permettre de s'entraider et d'agir par eux-mêmes.

De cette façon, ils n'étaient pas exploités par les commerçants malhonnêtes ou les usuriers, et, d'autre part, ils ne comptaient pas uniquement sur l'aide de l'Etat pour subvenir à tous leurs besoins.

Le premier essai de coopération fut la création à Libawa (Libau) dans le cercle de Gniezno, d'une Caisse d'Epargne et de Prêts.

Cette institution ayant bien réussi, on en créa d'autres sur le même modèle dans un grand nombre de localités. En 1905, on en comptait déjà 700.

Toutes ces caisses ont été fondées avec l'argent des colons qui étaient tenus d'en faire partie et d'y verser la somme d'argent liquide qu'ils possédaient en arrivant dans le pays. A la tête de ces institutions se trouvait la « Banque centrale coopérative d'épargne et de prêts »

dépendant de l'A. K., et disposant de capitaux très importants.

A côté des caisses d'épargne coopératives, l'A. K. avait fondé aussi des sociétés coopératives d'achat et de vente. Les colons pouvaient ainsi se procurer des semences et du matériel de très bonne qualité au prix du gros, et étaient assurés de toujours écouler leurs produits.

Plusieurs centaines de laiteries coopératives furent également créées. Elles contribuèrent d'une façon importante à l'amélioration du bétail. En effet, grâce à elles, les paysans apprirent à surveiller la qualité et la quantité du lait produit par leurs vaches, à supprimer les animaux de qualité inférieure, et à pratiquer un élevage scientifique qui leur assurait de plus grands bénéfices.

D'autres coopératives furent encore établies ; les plus nombreuses sont les distilleries coopératives et les briqueteries coopératives pour la fabrication des briques destinées à la construction des maisons des colons.

Pierre CHARTIER

(Extrait de la *Colonisation allemande dans l'ancienne Pologne prussienne, et ses conséquences actuelles.*)





BENIOWSKI

par Jules SLOWACKI

(Suite)

Le jeune Beniowski, destiné à devenir un aventurier fameux, veut s'engager dans les troupes de la Confédération de Bar pour combattre les Russes, oppresseurs de sa patrie. Au moment où il contemple, du haut d'une éminence, l'encerclement de la ville de Bar par les troupes moscovites, deux pigeons blancs l'attirent vers un chêne auquel des Cosaques essayent de mettre le feu. Beniowski les pourfend, et éteint le feu, en abattant une branche enflammée qui tombe avec un éclat fantastique.

XLVIII

— Aussi — ô folle pensée ! Beniowski, en jeune homme élevé dans l'exercice de la piété, fit un signe de croix au-dessus de cette branche pleine de croûtes vermoulues ; — et le vent, l'emportant loin des cadavres,

XLIX

la fit étinceler, la secoua, la tordit, et, l'ayant repliée en une pelote de feu, la jeta dans la gorge obscure du ravin. Ici le bon sens le plus froid et le plus raisonnable, en entendant les gémissements et les hurlements de cette branche, en tirerait à coup sûr une nouvelle création, un nouveau poème, dialogue entre les chats-huants et les vipères : — mais moi, la vérité épique me tient à la chaîne. Aussi, sans rien faire sortir de cette branche enflammée,

L

je l'éteins simplement dans le ravin comme du bois sec, et je reviens à mon guerrier, qui, de deux hommes, a fait une chose inanimée, et du chêne n'a pas voulu faire un flambeau pour cette effrayante vallée, où, avec le crapaud, le serpend siffle entre les blocs de craie, et qu'embaume l'absinthe amère. — Mon héros se tenait donc debout — comme taillé dans le roc par un sculpteur ;

LI

et il regardait. — Quant à ce couple de pigeons, qui l'avait guidé par sa danse miraculeuse, dès que le chêne fut éteint et que le fantôme flamboyant se fut lâchement enfui devant le signe de la croix, ces pigeons que j'emprunte au poème d'Antara, et que je prends pour l'emblème de l'amour — jamais pour celui du mariage ! — dès que le chêne fut éteint, mes pigeons descendirent de ses branches,

LII

et, en ayant fait le tour par trois fois, disparurent dans son sein tapissé de mousse. Il était si large qu'il pouvait faire office de tente et contenir (je ne dis pas une armée entière) mais au moins tout cet état-major chamarré de

cliquant, qui se partage la gloire de nos généraux, et se la partage aussi habilement, aussi miraculeusement que les disciples de Jésus firent des sept poissons.

LIII

Aussi il en restera — et de ces restes on ramassera pour l'armée sept corbeilles remplies de miettes de gloire. Chose rare qu'un si mauvais appétit... dans des hommes si rouges ! Mais comme c'est une énigme miraculeuse que cette histoire de gloire et de poissons, je n'ajoute pas un mot... Sous ma dent affamée, à cette gloire, je préférerais de beaucoup — ces deux pigeons

LIV

qui firent soigneusement le tour du chêne entier, puis entrèrent par une ouverture parée de mousse, fendant l'air de leurs ailes avec autant de force que l'able ou le goujon coupe l'onde d'un fleuve. Le gentilhomme se dit alors qu'assurément une aventure l'attendait dans ce tronc caverneux, et, sans plus tarder, sautant à bas de son cheval, il alla droit à ce chêne aussi vieux que Krakus.

LV

En arrivant à l'entrée, notre jeune Podolien entendit dans l'arbre un murmure et des baisers... L'intérieur de l'arbre était obscur et d'un bleu sombre, car le bois mort, pareil à une dentelle de Brabant, jetait des lueurs d'azur sur les planches raboteuses : on eût dit une chapelle pour une Rusalka ou une Boguńka (1). C'était une lumière comme celle de la lune brillant dans le brouillard — la lumière de l'espérance ! —

LVI

Si vous avez foulé du pied la terre antique et les solitudes couvertes de cendres où poussent les lauriers, où fleurissent les orangers, si vous avez voyagé avec votre bien aimée, si vous avez visité la grotte bleuâtre de Caprée, et vu votre divinité tout à coup transformée par l'atmosphère azurée du temple en blanc fantôme ou en ange.

LVII

Si vous avez remarqué ces lueurs sous-marines qui l'inondaient des pieds jusqu'à la tête, et vu comment d'une femme au teint rose sortait un esprit brillant, mais sans couleur, statue étincelante et vibrante d'Amphitrite, prête à disparaître dans la flamme azurée des mers, si belle, cachée entre les rocs et les flots, vivante — mais revêtue de la couleur du ciel, de la couleur des morts ;

(1) Les fées ukrainiennes et polonaises. (Note du tr.)

LVIII

Si dans cette grotte, sur une barque frêle, ayant fermé les yeux, vous les avez ouverts ensuite, croyant que la nouvelle lune sortait des flots sous la forme de votre compagne ; si vous n'avez pas terni votre imagination capable de créer des formes vivantes, si vous savez les revêtir de rayons de lune, — mettez-vous à l'œuvre, lecteurs, ou donnez l'essor à vos pensées, et vous verrez ici soudain, sur-le-champ...

LIX

Vous verrez ce que vit M. Casimir. Dans cet arbre, une enfant de seize ans, à peine une jeune fille, jetée dans ce brasier de toiles ligneuses, dans cette grotte de rayons... Je l'appellerais volontiers une Arachné industrielle — mais ma Muse ne sait elle-même par quel cachet particulier distinguer des précédentes cette nouvelle création. — Vêtue d'une robe luisante, elle était debout, les mains sur la poitrine :

LX

Perchés sur ses bras croisés, les oiseaux blancs cherchaient ses lèvres de leurs petits becs roses ; dans ses yeux d'azur l'effroi mit en balance et équilibra deux larme de perle ; toutes deux roulèrent sur ses joues. De petits morceaux de verre de Bohême, de petites plaques d'acier semblaient dans ses cheveux autant d'étoiles dorées et faisaient jaillir de sa chevelure mille étranges rayons ; elle avait un visage toute blancheur, un vêtement tout arc-en-ciel.

LXI

Lorsque le gentilhomme entra dans le chêne, craintive elle rougit tout entière ; son visage rougit, son visage et son cou : elle montra sa honte, l'imprudente, et cette rougeur inconnue des êtres corrompus. — Mais je m'aperçois qu'il est temps de m'arrêter, car les descriptions tuent le poète : et mon Pégase homérique va se cabrer. Imaginez donc par la pensée la maîtresse des deux pigeons.

LXII

Et puissiez-vous rêver des choses merveilleuses sur le sanctuaire enchanté des Rusalki, entouré de ravins sauvages et déserts, d'ossements rongés par les loups, de cadavres souillés de caillots de sang noir, et de beaucoup d'autres atrocités non moins noires... — Et au fond du chêne, le bruit d'un autre monde, un murmure de feuillage, un vieux bois découpé en étoiles transparentes,

LXIII

enfin, Beniowski avec une charmante jeune fille... — Vierge qui lisez ces vers, continuez... Les amours que je raconte brillent comme le bois mort, mais jamais le sang ne s'allume en mes fantômes ; à peine ont-ils touché la flamme du bout des lèvres, que la crainte du prêtre ou le destin les sépare, leur désunit les mains, les épouvante à leur faire perdre haleine ; et leur amour se continue — par correspondance.

LXIV

Dans ses lettres seulement... (et je les insérerai toutes à la fin de mon poème) mon héros sera tendre ; vous n'y trouverez plus mes phrases de poète, mais de l'essence de cœur toute pure : j'en échaufferai toutes les âmes, et peut-être ces lettres corrompront-elles la jeunesse — mais non l'émigration, car le Diable ne veut pas d'elle, et ne lui chatouille le cœur par aucune passion.

LXV

Le cœur ? mais l'ambition l'a arraché de leur poitrine : la diète n'aime plus, sans parler des sections ; cette personne collective ne peut que manger, boire, publier un journal, des bulletins, demander à chaque étoile qui tombe quels sont ses principes — et sur sa mine traiter la lune d'aristocrate pour cette seule raison que son visage triste a quelque chose — d'argenté.

LXVI

Principes ! oh ! principes ! que volontiers je dirais franchement aujourd'hui ce que je pense de vous ! si je ne sentais maintenant dans le battement de mon cœur vibrer une autre corde... — J'effacerai donc ces strophes... — Mon âme a rendu un son triste ; le rire n'est ni sur mes lèvres, ni dans mon esprit. La main de Dieu mène tout d'étrange façon — de si étrange façon... — que mon cœur bouillonne et éclate.

LXVII

Or donc, mes chers phalanstères politiques, adieu !... — Et vous qui, sans tête, êtes tombés de la sphère seigneuriale, comme de la sphère céleste, dans les guenilles de l'aristocratie, chats-huants lugubres, qui, dans ce jeu du monde, croyez, pauvres petits atouts, l'emporter sur un as, fût-il grand de cœur et couronné de lauriers : à vous aussi adieu, héros sans glaive ! Et quoique mon cœur éclate — le rire s'empare de moi.

LXVIII

Si du moins une seule poitrine était faite non sur la mesure du tailleur, mais sur celle de Phidias ! Si du moins une seule était comme celle de Memnon ! Si du moins une seule ! — Ah !... cela m'épouvante. Kosciuszko vous avait devinés en criant : tout est fini (1). C'est du haut de sa croix qu'il vous jetait ce cri — votre cœur l'a compris, et meurt avec cette pensée : bien que mon cœur éclate..., le rire s'empare de moi.

LXIX

Ce que vous deviendrez — je ne saurais vous le dire sûrement ; je ne suis pas comme un prophète instruit de toutes choses. — J'ai bu à vous mon sang, mon âme, ma santé ; et maintenant je serre dans mes doigts mon cœur, coupe brillante ; entendez-vous ? ma coupe a éclaté. — Il me reste pour oreiller un sein de femme ; je suis assoupi, évanoui, enveloppé d'un souffle de feu, jetant au vent des paroles d'enfer, et vêtu de sainteté.

LXX

Que la comédie se joue autour de moi. — Peut-être à mon tour en jouerai-je une nouvelle : alors je vous effraierai tous. Je me sais couché, sphinx noir, près d'une pyramide de tombeaux polonais ; — des visages pâles me regardent ; — peut-être, prophète, voudrai-je encore, en un jour de vision, vous dire quelque chose d'obscur ? Peut-être vous montrerai-je des tonnerres plein ma bouche, plein ma poitrine, plein mes entrailles — peut-être me tairai-je ensuite comme un lion qui bâille,

LXXI

dédaignant la petitesse d'un serpent verdâtre, et je m'endormirai — je m'endormirai — oui ! — mais le réveil

(1) Il est fâcheux que Slowacki ait cru devoir reproduire ce mot soi-disant historique, dont il connaissait mieux que personne toute la fausseté. (N. du tr.)

ensuite? Que le destin et la folie de mon cœur triomphent! Mon cerveau vous a servi de pâture, mais mon cœur se débande comme un arc, et vous rejette au loin, race de vautours affamés. Ugolino a fini son enfer. Ondes de feu! arrachez le reste aux vautours — arrière, chacals!

LXXII

Une autre vision se présente maintenant au-dessus de moi; ce n'est plus vous que je voyais sans cesse, pâle Actéon; je me suis couché au milieu d'arbres au sombre feuillage, les rossignols seront mes seuls voisins; la lune, à gauche, sera mon ange argenté, et Elle, à droite, mon génie d'or, mon bon conseiller, qui repoussera les volées de noirs chérubins, en parlant au malheur — le langage des anges.

LXXIII

Rien que par sa pitié de sœur sur moi, rien que par l'azur de son âme céleste, par l'étoile égarée de sa destinée, par cette force qui fait renaître les cœurs ou les brise, par cela seul que les hymnes se réveilleront en moi si elle me touche comme une harpe: je serai sauvé! fier, exempt de remords. — Mais tout cela n'est qu'un songe — songe triste peut-être!

LXXIV

Au nom du ciel! Ma Muse! Un peu de gaieté! Autant qu'il en faut pour l'amusement du vulgaire. Lorsque je débarrasse mon cœur des voiles qui le couvrent, je vois qu'il n'est pas comme un pur soleil d'ambre; et pourtant il eut jadis des moments de lumière qu'il dut à son premier amour, à ce vin qui enivre à faire mourir, et puis ranime ensuite. — Oh! je veux enseigner l'amour! Où est la foule?

LXXV

Elle s'est enfuie. — Elle se plaint de mon obscurité, « poète, *fiat lux* », me crient-ils de toutes parts. Et par une étrange réciprocité, je souhaite aussi ce qu'ils souhaitent eux-mêmes; la *Semaine* (1) a découvert en moi je ne sais quelle *négativité*; qu'ils s'initient bien à mon génie, et ils verront que je suis quelque chose — comme un Grec antique, mais un peu panthéiste et romantique.

LXXVI

Et maintenant, marchant droit au but et sans plus d'épisodes, je chante en vrai poète, non plus en amateur; car mon héros doit aller parmi les glaces de la Sibérie, et en Chine, et sous l'Equateur, chez d'autres nations nues et sauvages, jusqu'à ce qu'on grave sur sa tombe: *Stavator*. Alors, plus de ressource contre la mort: là s'arrêtera le lecteur et le poème.

LXXVII

Mais avant ce jour néfaste — j'ai des choses splendides en portefeuille! une merveilleuse guirlande d'aventures! Mon héros sabre, tue, estropie, tout comme Hector, Ajax et Roland; il arrive à propos au secours des castels, écrit une chronique en vers comme Wigand (2) sur ses propres aventures, et une géographie qui ouvre une route nouvelle vers le Kamtchatka.

(1) La *Semaine* de Posen voyez plus haut. (Note du tr.)

(2) Chroniqueur latin qui écrivit en vers l'histoire de la Lithuanie et des chevaliers teutoniques. (Note du tr.)

LXXVIII

Sur ses vieux jours, il écrivit aussi des *Réflexions sur l'histoire* non du passé mais de l'avenir: et cela a profité aujourd'hui à un Cracovien positif, qui a publié un livre à bon marché. Son livre a l'âme polonaise, mais agit sur les sens comme un Allemand; pour ma part, j'y suis fort rudement traité, et j'y reçois maint coup de fêrule; — si vous êtes curieux, voyez le chapitre: *Opinion*.

LXXIX

Oh! auteurs par ennui! Oh! Phénix! nés de vos cadavres, sortis de vos propres cendres, de vos lits de paresse! Oh! mes chers amis, nouveaux X de la politique!... Je me mets à vos pieds; mais je souhaite de nous voir séparés par le Styx; et maintenant je profite de vos bons avis, et je n'écris plus ni odés, ni hymnes, mais ce poème — prodige de froideur.

LXXX

Mon héros est enfermé dans un chêne avec une jeune demoiselle, et pourtant il se tient à cinq pas; s'il dit quelque chose, c'est en termes très brefs. — Je ne fais tomber aucun nuage sur la scène... car les discours ne sont pas plus chastes entre la fleur du myosotis, cette coquette des eaux, et le lys, roi des marais, lorsqu'un vent perfide les incline l'un vers l'autre — qu'entre les deux personnages — que je tiens en ma main.

LXXXI

Et je pourrais... Je pourrais, mais je ne veux pas... peut-être aussi ne puis-je pas, peut-être n'ai-je pas assez de cœur et de feu: ce bois étoilé brillant sous son écorce d'une lueur lunaire, me semble plein de spectres, de tentations et de murmures... plein de... arrêtez-moi, grand Dieu! car je me sens prêt, pour plus d'illusion, à jeter sur le cœur de mon lecteur un peu de mes propres aventures — de sous l'Equateur.

LXXXII

Mais non... Je serai Sibérien... glacé... Aussi j'emprunte le style des nouveaux poètes. — Entendez-vous craquer au loin les fleurs solitaires? Entendez-vous le bruit sec des roseaux qui se brisent? C'est un cavalier qui arrive; — sans doute, il poursuit avidement des soldats bourreaux! L'écho des collines grisâtres répète sourdement le galop du cheval... les cavaliers qui arrivent doivent être nombreux, à en juger par l'écho immense qui les précède.

LXXXIII

Sur un tourbillon de poussière dorée qui a fait irruption dans le chêne avec le soleil, entre d'abord un prêtre; derrière le prêtre s'est précipité je ne sais quel fantôme chamarré d'or. Le prêtre avait un froc, le fantôme un Zupan, avec un large pantalon en forme de herse, tout saupoudré de poussière dorée; bref, c'étaient le Père Marc et le Cosaque Sawa.

LXXXIV

Vers eux donc ma nymphe au teint d'argent s'élança bondissante, et remit au Père Marc, en lui baisant les mains, des papiers très secrètement cachés dans sa robe; puis elle commença sur elle-même un véritable chant — je ne cite pas textuellement ses paroles, je les dénaturerais, ou il me faudrait sans cesse mettre plusieurs points, car cette nymphe parlait comme les paysannes.

(A suivre.)

NOTRE ACTION



LES ÉTUDIANTS FRANÇAIS EN POLOGNE

L'« Association d'Eylau », Association catholique d'étudiants français, est partie en Pologne pour y passer trois semaines. Elle doit visiter les grandes villes et y donner des conférences.

Les « Amis de la Pologne » ont été heureux de procurer à son sympathique président, M. MESNARD, élève de l'École Normale supérieure, renseignements et recommandations pour cette tournée.

★ ★

Suivant de près la « Réunion d'Eylau », les étudiants délégués par le Comité du Quartier Latin des « Amis de la Pologne » sont partis, pour Poznan, le 14 septembre au soir, sous la direction de M. Louis ROTH. Nos lecteurs seront tenus au courant de ce voyage, qui promet déjà beaucoup de joie à nos excursionnistes.

Le Ministère des Affaires étrangères a bien voulu le prendre sous son patronage et accorder aux étudiants diverses facilités, ainsi que la Direction des chemins de fer français.

Nous devons remercier le consulat de Pologne pour avoir accordé à cette occasion la gratuité du visa des passeports, et nous avons une particulière reconnaissance à M. LASOCKI, consul, pour son aimable obligeance.

LES ÉTUDIANTS POLONAIS EN FRANCE

Nous avons reçu l'aimable visite d'une délégation d'étudiantes et d'étudiants de l'Université de Léopol venus à Paris pour un mois.

Ces jeunes gens désirant rencontrer leurs camarades parisiens, le Comité du Quartier Latin les a conviés, le 12 septembre, à l'Association des étudiants.

M. ROTH, M. VIGNON et Mlle de la CHASSAGNE leur ont fait visiter l'hôtel, ses salles de réception, de lecture, d'étude, etc.

Les étudiants, bien peu nombreux pourtant à Paris, en ce moment, veulent fêter leurs camarades polonais et vont organiser une soirée en leur honneur.

Mme Rosa BAILLY a offert un choix d'ouvrages de sa bibliothèque aux jeunes Léopolitains, en souvenir de cette cordiale entrevue.

DIVERS

Nos lecteurs de Paris et de la banlieue ne voudraient-ils pas rendre un grand service à une honorable famille polonaise, en lui procurant un appartement non meublé de 2 ou 3 pièces, avec cuisine? Les « Amis de la Pologne » recevront avec reconnaissance toutes indications à ce sujet.

Une Française mariée à un Polonais, et habitant Paris, désirerait trouver à Paris ou dans la banlieue, un emploi de surveillante, gardienne, etc., ou un petit fonds de commerce. Prière d'écrire à ce sujet au Secrétariat Général des « Amis de la Pologne », 26, rue de Grammont.

★ ★

M. DALBIS, professeur à l'Université française de Montréal (Canada), membre de notre Conseil d'administration, vient de faire don de la collection de ses Manuels scientifiques, si justement réputés, aux « Amis de la France » de Cracovie et de Léopol.

*Y a-t-il chose au monde qui soit plus commode
Que d'être habillé sur mesure, à la mode,
A très bon marché, mais élégamment et bien,
Comme on l'est à MARSEILLE chez MAXIMILIEN.*

✂ ✂ ✂

MAXIMILIEN

Tailleur Parisien

pour DAMES et MESSIEURS

✂ ✂ ✂

Travail à la main, très soigné
COUPE IRREPROCHABLE

✂ ✂ ✂

PRIX, A QUALITÉ ÉGALE,

HORS CONCURRENCE

✂ ✂ ✂

**92, Rue de la République, 92
MARSEILLE**

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner pour un an au Bulletin bi-mensuel des « Amis de la Pologne ».

Ci-joint la somme de cinq francs (en billets, timbres ou mandat-carte). L'adresser à Mme Bailly, 26, rue de Grammont, Paris (2°).

Nom

Le 19

Profession

Signature :

Adresse

LES AMIS DE LA POLOGNE

26, Rue de Grammont, PARIS (2^e)

— Téléph. : Central 17-27

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

M. Raymond POINCARÉ ; MM. les Maréchaux de France FOCH et JOFFRE ; S. E. le Cardinal DUBOIS, Archevêque de Paris ; M. le Général WEYGAND.

COMITÉ D'HONNEUR

MM. le Baron d'ANTHOUD, Ministre plénipotentiaire ; Paul APPELL, Recteur de l'Université de Paris ; Léon AUSCHER, Vice-Président du Touring-Club de France ; BABINSKI ; Mgr BAUDRILLART, Recteur de l'Institut catholique ; Prince Roland BONAPARTE, Membre de l'Institut ; MM. A. BOURDELLE ; BONVALOT, Président du Comité Dupleix ; Ferdinand BRUNOT, Doyen de la Faculté des Lettres de Paris ; Ferdinand BUISSON, Député de la Seine ; Alfred CROISSET, de l'Institut ; l'Amiral DEGOUY ; Henri DESLANDRES, de l'Institut ; Edouard HERRIOT, Député du Rhône, Maire de Lyon ; Paul LABBÉ, Secrétaire général de l'Alliance Française ; LACOUR-GAYET, de l'Institut ; Paul LEFAIVRE, Ministre plénipotentiaire, ancien Ambassadeur extraordinaire ; Georges LEYGUES, ancien Président du Conseil ; l'Amiral NABONA ; le Général NIESSEL, Chef de la Mission militaire française en Pologne ; le Général PAU ; PETIT-DUTAILLIS ; Gabriel SARRAZIN ; TIRMAN, Conseiller d'Etat.

PRÉSIDENT : M. Louis MARIN, Député de Meurthe-et-Moselle.

VICE-PRÉSIDENTS : MM. le Général DU MORIEZ et REGAUD, Député du Rhône.

SECRÉTAIRE GÉNÉRALE : Mme Rosa BAILLY.

TRESORIER GÉNÉRAL : M. Henri DE MONTFORT.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM. le Chanoine BEAUPIN ; BONNARIC, Directeur de l'Ecole Supérieure de Saint-Cloud ; BOUTEILLE, Député de l'Oise ; Paul CAZIN ; Mme CRUSSAIRE, Professeur au Lycée Fénelon ; MM. CHABRIÉ-TOMASZEWICZ ; DALBIS, Professeur à l'Université de Montréal ; le Général EON ; Philippe d'ESTAILLEUR ; le Général LELONG ; Emile LANGLADE, Secrétaire général de la *Critique Littéraire* ; KERVAREC, Professeur agrégé ; le Général MALLETERRE, Gouverneur des Invalides ; H. MOYSSET ; Alexandre MERLOT, Directeur de la Revue la *Pologne* ; Mlle MESPOULET, Professeur agrégée ; MM. Robert RÉGNIER, Chef du Secrétariat de l'Institut ; Louis RIPAUT ; A.-Augustin REY, de la Société d'Economie politique ; SAGET, Député du Haut-Rhin ; SAINT-YVES ; Mme Yvonne SARCEY ; M. Paul-Yves SÉBILLOT ; Mlle STREICHER, Répétitrice à l'Ecole Normale Supérieure de Sèvres ; MM. Fortunat STROWSKI, Professeur à la Sorbonne ; SUDRE ; Mlle Lucile VEYRE.

Les AMIS DE LA POLOGNE se tiennent en rapports étroits et quotidiens avec le GROUPE PARLEMENTAIRE du même nom ; celui-ci qui comprend 180 députés, a choisi comme président notre président, M. Louis MARIN.

COMITÉS RÉGIONAUX

RENNES. — *Président* : M. TURGEON, Doyen de la Faculté de Droit ; *Secrétaire* : Mlle Hélène KRYZANOWSKA.

LYON. — *Président* : M. SALLÈS ; *Vice-Présidente* : Mme BARRETT-SPALIKOWSKA ; *Secrétaire* : M. Paul BERTHELET.

MARSEILLE. — *Président* : M. DE LARIVIÈRE ; *Secrétaire* : Mme Germaine MAITRE-NIEDUSZYNSKA.

SOISSONS. — *Président* : M. MARQUIGNY ; *Secrétaire* : Mlle Jeanne WYSZLAWSKA.

VERSAILLES. — *Pr*¹ : M. le Général EON ; *S*^{re} : M. CINTRACT.

MULHOUSE. — *Pr*¹ : M^e STOULS ; *S*^e : Mlle LÉVY.

NANTES. — *Pr*¹ : M. LINYER ; *S*^{re} : Mme Henri PAVIN.

ALGER. — *Président* : M^e Arsène ROZÉE ; *Vice-Présidents* : M^e GORSKI, Mlle Cwik ; *Secrétaire* : M. ZERBIB.

LAVAL. — *Pr*¹ : Mme EVEN ; *S*^{re} : Mme LASSALLAS.

CAEN. — *Président* : M. Georges WEILL.

CLERMONT. — *Président* : M. DESDEVISES DU DÉSERT.

D'autres Comités sont en formation à Nancy, Rouen, Le Havre, Bayonne, Colmar, Chambéry, etc.

Comité du Quartier-Latin. — *Président* : M^e Louis ROTH ; *Secrétaire* : Mlle DE LA CHASSAGNE.

GROUPES SCOLAIRES

Il en existe aux Lycées Carnot, Victor-Hugo, Fénelon, Louis-le-Grand, Hoche, Racine, de Versailles, d'Alger, au Collège Chaptal, aux Ecoles communales d'Alger, etc.

CORRESPONDANTS EN POLOGNE

LES AMIS DE LA FRANCE de Varsovie, Cracovie, Léopol, Łódź, Wilno, Sandomir.

L'ASSOCIATION FRANCO-POLONAISE de Poznań.

LE CERCLE POLONO-FRANÇAIS de Lublin.

Les MEMBRES des « Amis de la Pologne » ont droit aux publications éditées par les « Amis de la Pologne ». Ils ont accès aux fêtes, aux conférences et aux bibliothèques de Comités. Ils s'engagent à faire connaître la Pologne autour d'eux, et ils payent une cotisation annuelle fixée à 5 francs pour les membres adhérents, 20 francs pour les membres titulaires et 1 franc pour les écoliers.

L'abonnement au Bulletin est de 5 francs par an.